

Madame Reuter et Alfred Oppenheimer furent les seuls à revenir de ce convoi. Le 18 décembre 1960, Oppenheimer faisait, dans le cadre du procès Eichmann, la déclaration suivante :

« Tant a été écrit sur Theresienstadt que je peux me dispenser de détailler ce chapitre. Pourtant, Theresienstadt eut pour moi une signification profonde, puisque j'eus la douleur d'y perdre au bout de quelques mois mon épouse, morte d'épuisement. A Theresienstadt, on mourait d'une mort naturelle, pour autant que mourir de faim peut être considéré comme cause naturelle.

Et puis, avec tant d'autres, ce fut mon tour d'être deporté à Auschwitz. Déjà dans le train, nous eûmes un échantillon de ce qui nous attendait. Nous voyagions en wagon de troisième classe, mais à trois sur chaque banc, au lieu de deux. Il nous était strictement interdit de fumer, d'ouvrir une fenêtre ou de jeter quoique ce soit au dehors. Dans chaque wagon, il y avait un accompagnateur SS, chargé de faire respecter la tranquillité et l'ordre. A peine deux heures après notre départ de la gare de Theresienstadt, mon voisin d'en face ouvrit son petit paquet de victuailles pour manger son pain et, avant que nous ayons eu le temps de l'en empêcher, ouvrit la fenêtre pour jeter l'emballage.

Mais il n'en eut guère le temps. Déjà le SS se tenait devant lui : « Qui d'entre vous a ouvert la fenêtre ? » demanda-t-il aux deux plus proches occupants de la fenêtre, et, sans attendre la réponse, dégaina son revolver et abattit les deux hommes, l'un d'un coup dans la nuque, l'autre d'une balle à travers la gorge. Le premier des deux mourut sur le coup, le deuxième, quoique grièvement blessé, vivait encore. Peut-être aurait-on pu le secourir, car il y avait un médecin parmi nous ; ou du moins atténuer ses souffrances. Mais cela nous fut défendu. Nous ne fûmes même pas autorisés à fermer les yeux du mort. Il fallut laisser les deux victimes, le mort et le mourant à leurs places, et nous dûmes assister impuissants à l'agonie du mourant qui survécut encore une quinzaine d'heures à ses horribles souffrances. Les cadavres restèrent dans notre compartiment jusqu'à l'arrivée à Auschwitz-Birkenau.

Je ne sais pas pour quelle raison on appelait « Canadiens » les détenus qui réceptionnaient les déportés à la gare de Birkenau. Les Canadiens nous firent immédiatement mettre en rangs par quatre. Tous nos paquets avec vêtements, vivres, souliers et couvertures devaient demeurer dans le train. A Theresienstadt, nous avions eu le

droit de garder nos propres vêtements, et, malgré les interdictions, l'un ou l'autre avait réussi à conserver quelque objet précieux. C'est ainsi que j'étais encore toujours en possession de ma montre-bracelet, de marque Patek-Philip. Comme nous étions rangés en colonne, l'un des Canadiens s'approcha de moi et me demanda si je n'avais pas quelque objet précieux à lui céder, une montre ou de l'argent, pour lui permettre de se procurer du pain. Assez étonné, je lui demandai ce que cette opération me rapporterait à moi, et sa réponse fut « rien », puisque de toutes façons les SS allaient me dépouiller de tout. C'était ce que l'on appelait la « séance d'épouillage » en langage concentrationnaire. Sans réfléchir, je lui donnai ma montre et ce geste m'a sans aucun doute sauvé la vie, car le Canadien eut le temps de me glisser à la hâte à l'oreille qu'un officier SS allait nous poser plusieurs questions et que je devais indiquer comme profession mécanicien, électricien ou serrurier, comme âge 40 ans maximum et déclarer que j'étais en parfaite santé.

Nous avançons lentement en file indienne en direction d'une table devant laquelle se trouvait un officier SS. Aux personnes âgées, il faisait immédiatement signe de se diriger vers la droite, aux plus jeunes il posait des questions avant de leur indiquer le chemin de droite ou de gauche.

Devant moi se trouvait un jeune avocat tchèque, dont j'avais fait la connaissance à Theresienstadt. C'était un skieur renommé, de 1,80 m au moins, d'une stature athlétique.

Question de l'officier SS : „Profession”

Réponse : « Avocat »

Un seul geste de main : file de droite

Puis vint mon tour :

— « Profession ? »

— « Mécanicien de précision »

— « Âge ? »

— « 38 ans » (Oppenheimer avait 44 ans au moment des faits)

— « Santé ? »

— « Excellente ! »

L'officier SS eut un regard dubitatif. J'arrivai de Theresienstadt et mon aspect après le long voyage en chemin de fer et les émotions n'était guère convaincant. Une dernière question : « Depuis combien de temps exerces-tu ta profession ? ». Et ma réponse sans hé-

sitation : « Depuis 24 ans ». D'un geste, le SS m'enjoignit de me ranger à gauche. On compta notre groupe. Nous étions 212 sur un transport de 1200 personnes environ. Ce n'est que plus tard que nous apprîmes que tous ceux de la file de droite avaient été immédiatement dirigés vers les chambres à gaz. Quelque 1000 personnes sur un seul transport, et chaque jour entre quatre et dix transports arrivaient.

On nous conduisit dans une baraque, où l'on nous dépouilla de nos vêtements, nous passâmes sous la douche, puis nous fûmes tondu de près et on nous donna nos vêtements, un caleçon, un costume rayé, une paire de galoches en bois et une casquette sans bord.

On nous mit avec un autre groupe dans une écurie. Nous nous couchâmes à même le sol et n'avions qu'un seul désir : dormir, dormir... Mais nous étions tellement serrés et chaque fois que l'un d'entre nous devait se lever, il trébuchait par-dessus les jambes des autres. A 5 h 30, il nous fallut nous lever et sortir. Il pleuvait, mais il n'était pas question de se mettre à l'abri et bientôt nous fûmes trempés jusqu'aux os.

Vint ensuite l'appel : en rangs par quatre, chaque rangée distante de l'autre d'une longueur de bras. Silence et immobilité complètes.

Le décompte se faisait sous les ordres du kapo. Plus vite, toujours plus vite. Toute une heure. Fixe, en place repos, fixe, en place repos, ôtez les casquettes, remettez les casquettes. Gare à celui qui traînait. Si par mégarde son geste manquait de précision, il recevait une volée de coups et toute la chambrée était punie d'une heure d'exercices supplémentaires. Les sentiments des co-détenus n'étaient dans ce cas pas très tendres à l'égard du malheureux. Et c'est précisément en cela que résidait le diabolisme du régime concentrationnaire : lorsqu'un détenu avait commis une faute, on punissait collectivement, afin que tous les détenus s'en prennent au pauvre diable ; cercle vicieux auquel personne ne parvenait à échapper.

Et puis, il y avait deux fois par jour des sélections. Il vous suffisait d'avoir des boutons sur la figure, ou de tomber dans les pommes ou que tout simplement votre tête ne revienne pas au SS de service, et vous étiez bon pour la chambre à gaz. Et tous nous n'avions qu'un désir : sortir de cet enfer, par n'importe quel moyen.

Presque quotidiennement arrivaient les commandants des camps environnants pour chercher de la nouvelle main-d'œuvre : 20 menuisiers pour Gross-Rosen, 15 serruriers et un cordonnier pour Buna,

bien entendu, tout le monde se précipitait. Quand on demandait des cordonniers, il n'y avait que des cordonniers, et quand c'étaient des électriciens, tous se disaient électriciens. Qu'importe ce qui allait arriver. D'une façon ou d'une autre, on était condamné à crever, mais fasse le ciel que ce ne fût pas à Auschwitz-Birkenau.

Au bout de trois semaines, on demanda trois mécaniciens de précision pour le camp de Gleiwitz III, auquel était attaché une fabrique de munitions. Des cinquante candidats, le SS de service sélectionna les trois plus petits. Je ne mesure qu'un mètre soixante quatre. Pensait-il que les petits étaient plus aptes à travailler à des machines de précision ? Quoi qu'il en soit, nous fûmes trois à faire partie d'un convoi de soixante-dix détenus embarqués en camion pour Gleiwitz. Provisoirement nous étions sauvés.

Mes deux compagnons étaient effectivement des mécaniciens de précision. A l'appel, je déclarai que je n'avais été que reconverti à ce métier, étant donné qu'en tant que Juif, je ne pouvais plus exercer mon métier antérieur d'infirmier (les commerçants et intellectuels juifs, à l'exception des médecins et ingénieurs, passaient par principe immédiatement aux chambres à gaz ou étaient abattus). Je fus alors affecté à une équipe qui était chargée de transporter de 6 heures du matin à 5 heures du soir avec une demi-heure de pause à midi, du matériel, de la fabrique jusqu'au quai d'embarquement. Au bout de quelques semaines, on me donna un travail plus léger.

A Gleiwitz les coups et les punitions collectives ne manquaient pas non plus. Mais du moins ne vivions-nous pas dans l'anxiété mortelle ininterrompue. Peut-être aussi avions-nous pris l'habitude du danger que nous ne le voyions plus aussi menaçant.

Après le Nouvel-An de 1945, nous commençons à nous rendre compte que les choses changeaient. On ne nous punissait plus et la surveillance au travail se relâchait. Des rumeurs commençaient à circuler sur l'approche des Russes. En fait, nous entendions parfois la nuit le bruit lointain des canons. Le 19 janvier 1945, à 3 heures du matin, on nous réveilla : appel.

Le chef du camp nous fit un court discours pour nous annoncer que pour des raisons militaires il fallait quitter le camp pour nous rendre dans un autre camp. On nous permettait de nous soutenir mutuellement, mais non de traîner en arrière. Sinon ce serait une balle dans la nuque. Chacun d'entre nous put emporter sa couverture et reçut un pain de trois livres et une livre de margarine, avec interdiction d'entamer nos provisions avant midi, car on ne savait pas jusqu'à quand elles devaient durer.

Trois livres de pain ! Un pain entier de trois livres. . . une fortune incommensurable ! Chacun d'entre nous aurait pu engloutir sa ration d'un coup, mais nous ne pouvions et ne le voulions pas. Combien de temps serions-nous en route ? Peut-être notre libération était-elle plus proche que nous ne le pensions ?

Et nous nous mîmes en route. L'aube pointait et nous continuions de marcher. Il faisait froid et la route était couverte de neige. Pas beaucoup, à peine trois centimètres. Mais c'était une neige qui collait à nos galoches de bois. Elle nous faisait grandir, puis elle s'effritait, nous glissions et trébuchions comme des somnambules.

Au bout de quelques heures de cette marche hallucinante, quelques-uns d'entre nous commencèrent déjà à se débarrasser de leur bien le plus précieux, de leur pain et de leur margarine. Car on avait besoin de ses mains pour ne pas perdre l'équilibre, pour ne pas tomber et rester à terre. Sans cesse, on entendait des coups de feu, et nous savions ce que cela signifiait. Je souffrais d'abcès aux jambes et deux de mes camarades me traînaient vaille que vaille.

Notre colonne évitait les routes principales qui étaient encombrées et le soir du 21 janvier 1945 nous arrivâmes au camp de Blechhammer, où l'on nous accueillit avec des coups, parce que nous n'avions pas franchi le portail du camp en chantant.

Mais nous eûmes droit à une succulente soupe aux haricots, une soupe comme nous n'en avions plus mangé depuis deux ans. A peine l'un ou l'autre put-il l'avalier, car nous étions trop épuisés et ne demandions qu'à dormir. On nous promet que nous pourrions nous reposer pendant toute la journée du lendemain.

Mais que vaut la promesse d'un SS ou d'un kapo ? Dès 7 heures du matin, il fallut nous rendre à l'Appellplatz. Le chef du camp nous apostropha brutalement : « Écoutez tous. Préparez-vous pour le départ. D'ici une heure tout le monde devra avoir quitté le camp !

Pour ma part, je n'en pouvais plus et je n'avais plus de volonté. Chaque pas que je faisais me causait une souffrance inouïe. Je savais que mon fils unique avait été envoyé le 11 novembre, jour de mon anniversaire, dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Ma femme était morte de faim à Theresienstadt. Je demandai à mes deux amis qui m'avaient aidé jusqu'ici de me laisser et de reprendre la route sans moi. Quitte à mourir, je préférais que ce soit au camp plutôt que sur une route enneigée. Mes amis décidèrent alors de rester auprès de moi. Nous retournâmes dans la baraque pour nous cacher

dans les lits à cages. D'autres détenus avaient eu la même idée. Nous étions tous tellement épuisés que bientôt nous nous endormîmes. Tout-à-coup des cris d'alarme, des coups de fusils, les SS arrivent !

Du coup j'oublie ma fatigue et ma douleur, mes deux amis et moi-même nous nous sauvons dans les latrines, face à la baraque. Et à travers les trous dans les planches nous voyons les SS incendier la baraque et se poster devant la porte, une mitrailleuse en batterie. Tous les détenus qui sortent sont abattus par la mitrailleuse, les autres périssent dans les flammes. Et de peur de subir le même sort au cas où le feu gagnerait les latrines ou s'il prenait fantaisie à un SS de venir de notre côté, nous sautons dans la fosse d'aisance.

Je ne sais combien de temps nous sommes restés accroupis dans la fosse. L'odeur était atroce. Cela sentait les matières fécales et la chair brûlée. La nuit tombait déjà, lorsque nous entendîmes des voix : c'étaient des co-détenus qui nous délivrèrent en nous arrachant des fosses. J'ai vécu bien des choses horribles. J'ai été condamné à mort à Auschwitz et je m'en suis sorti par miracle. C'est par miracle également que j'ai échappé à une sélection. J'ai vu à Gleiwitz une scène atroce, où les SS obligeaient un fils à donner la bastonnade à son père et chaque fois que le coup était jugé trop faible, le père devait rendre deux coups au fils. Probablement le père et le fils se seraient entretués si une alerte aérienne n'avait mis fin à ce cruel spectacle. Mais aucune scène ne m'a laissé tel souvenir d'épouvante que cette journée vécue à Blechhammer.

Fin janvier, les Russes libérèrent le camp de Blechhammer. Nous n'étions plus qu'une poignée de survivants. Après avoir vécu quelque temps dans la région, nous nous mîmes en route par petites étapes à travers une région dévastée vers Kattowitz via Hindenburg. Je pesai encore 78 livres. Le 1er janvier, je fus transporté à travers la Russie en passant par Tschentoschau, Kiew, Kursk. A Odessa je pris un bateau anglais qui m'amena à Marseille. Le 1er mai 1945, j'étais de retour à Luxembourg. »